

LE LIVRE DES LIVRES.

C'était un jour de fête ; le matin , sous un beau soleil du mois de mai , sur la place publique d'un village , tout était paisible. Là les uns assis sur un tronc d'arbre , les autres sur un banc de pierre , quelques-uns appuyés nonchalamment contre la maison de la mairie , se trouvaient réunis bon nombre de villageois , le maître d'école , l'adjoint et un vieillard. Pour eux la fête , c'était le repos et une douce causerie. Arrive un colporteur.

— Que vendez-vous là ? dit l'adjoint.

— D'excellents livres , répondit le marchand ; et il posa sa balle. Un paysan allait la découvrir , lorsque le colporteur l'en empêcha en s'asseyant dessus.

— Quelle espèce de livres voulez-vous ? ajouta-t-il en s'adressant à l'assemblée.

— Moi j'aime les histoires , dit un jeune homme ; c'est amusant de voir ces rois , ces batailles , d'entendre ces canons , on croit y être...

— Oui , c'est vrai , répondit le libraire ambulant , l'histoire est une chose instructive ; aussi j'en ai un excellent livre à vous offrir. Mais peut-être ne savez-vous pas que toutes les histoires quoique *imprimées* ne sont pas toutes *vraies*. Voyez , par exemple , dans telle histoire de France ,

Napoléon est appelé un grand homme , et Charles X un roi faible, tandis que dans telle autre, Charles X est un bon roi et Napoléon un scélérat.

— C'est vrai, dirent plusieurs voix.

— Oui, reprit le marchand ; mais mon livre d'histoire est vrai jusque dans ses plus petits détails.

— Voyons.

— Tout-à-l'heure. Et vous, ma bonne mère, quel livre voulez-vous ?

— Pour moi, je ne lis que dans mon almanach, le *Messenger* boîteux ; c'est ça que c'est amusant ! Ça vous annonce la pluie et le beau temps un an d'avance, et puis des prédictions sur la guerre , sur la peste, sur un grand homme qui doit venir, sur...

— C'est vrai, un livre qui prédit l'avenir, est un livre bien intéressant et bien utile, surtout quand ces prédictions nous concernent ; aussi j'ai là un livre de telles prophéties passées et futures ; mais avouez que si un livre qui prédit juste est précieux, un livre qui prédit à faux est bien dangereux ? et c'est le cas de votre *Nostradamus*. En voulez-vous la preuve ? Voyez.

Ici le colporteur tira de la poche du tablier de cette bonne femme, le fameux almanach qui en sortait à moitié, et l'ouvrant au mois de mai , il s'approcha d'elle et lui dit :

— Que signifient cette flèche et cette croix ?

— Cela annonce un temps serein et calme.

— Eh bien ! voyez, votre almanach annonçait pour dimanche passé un temps serein et calme, et vous savez que dimanche passé, au contraire, nous avons eu un orage épouvantable, puisque le tonnerre a frappé le clocher de votre église. Et voyez pour aujourd'hui. Que signifient ces deux signes ?

— La pluie et le froid.

— C'est pour cela qu'il fait un beau soleil, dit le maître d'école en souriant.

— Vous voyez donc, ma bonne dame, qu'il ne faut guère compter sur les prophéties de Nostradamus ; mais, je vous le répète, j'ai un livre de prophéties véritables, et pour preuve de l'accomplissement de celles qui sont à venir, je vous montrerai l'accomplissement de celles qui sont passées.

— Voyons, voyons.

— Tout-à-l'heure.

— Et vous, Monsieur, dit le marchand à l'instituteur, quel livre souhaitez-vous ?

— J'aurais besoin pour mes élèves d'un bon livre de morale. Ces lectures leur apprennent à respecter leurs parents, à obéir à leurs maîtres.

— Oui, sans doute, un livre de morale est un bon livre. Mais n'avez-vous pas remarqué que souvent ces livres, dont le but est de conduire les hommes à faire le bien, ne présentent pour motifs que les avantages que l'on retire de la pratique de la vertu dans le monde, et qu'ainsi tout y revient à dire : Soyez vertueux pour gagner l'estime des hommes qui vous voient ; soyez obéissants afin que vos parents vous récompensent ; soyez sincères afin de ne pas avoir la réputation de menteur ; n'avez-vous pas remarqué que ces motifs sont bien faibles, que s'ils peuvent influencer sur la conduite d'un homme qui agit en public, ils sont impuissants sur un homme qui agit dans le secret de sa maison, et qu'ainsi ils ne portent à faire le bien qu'en apparence ? Un bon livre de morale doit donc présenter pour motif, non l'approbation des hommes, mais l'approbation de Dieu et de la conscience ; il faut qu'il nous fasse agir dans les ténèbres comme au grand jour. J'en ai un dans ce genre.

— Mais voyons donc enfin ; montrez-nous vos livres.

— Pardon, encore un instant. Et vous, Monsieur, dit le marchand à l'adjoint, quel livre voulez-vous ?

— Aucun ; j'en ai assez lu dans ma vie.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous demander : A quoi reconnaît-on un bon livre ?

— Mais je crois que le meilleur livre est celui qui obtient le plus grand nombre de lecteurs ; ainsi un livre français qui aurait été traduit en anglais, en allemand, en italien, et qui serait lu dans toutes les contrées d'Europe, serait probablement un bon livre.

— Eh bien ! j'ai un livre qui, à lui seul, a autant de lecteurs que tous les autres ensemble ; cinq cent mille exemplaires s'en vendent chaque année ; il est tellement goûté qu'il a été traduit non-seulement en français, en anglais, en allemand, en italien, mais encore en cent cinquante autres langues ! Il est lu non-seulement dans toute l'Europe, mais aussi en Amérique, en Asie, en Afrique, par les riches et les pauvres, par les savants et les ignorants, par l'enfant et par le vieillard ; il est compris de tous, il les intéresse tous, et il obtient l'admiration et l'amour de tous ; ceux qui ne le lisent pas, le respectent ; ceux qui le haïssent même, avouent qu'il a de bonnes choses.

— Votre livre a donc des ennemis ?

— Oui, mais, grâce à Dieu, ce livre a pour ennemis les ivrognes, les avares, les voleurs, les brigands ; c'est ainsi un éloge de plus pour lui.

— Je serais curieux de connaître ce livre.

— Je vais vous le montrer ; mais encore une question : A quel autre signe reconnaît-on un bon livre ?

— Un livre peut avoir la vogue comme le vôtre, sans être décidément bon, car la mode fait tout, mais si un livre est lu non-seulement à une époque ; mais à toutes les époques, aujourd'hui comme jadis, il y a beaucoup à parier qu'il a du mérite.

— Le livre que je vous offre a été lu dans tous les âges depuis quarante siècles !

— C'en est assez, voyons ce livre. Je vous l'achète.

— Moi, je les voudrais tous, dit un jeune homme qui avait écouté jusque-là en silence : votre livre d'histoire, votre livre de prophéties, votre livre de morale, votre livre lu par tout le monde et dans tous les temps ; mais je n'ai pas assez d'argent pour les acheter.

— Tous ces livres sont en un, c'est une réunion de trente auteurs différents, et cependant d'accord les uns avec les autres ; vous y trouverez donc variété et unité ; des écrits de genres divers, et cependant tous animés du même esprit.

— Pour la dernière fois, montrez-nous votre livre.

Le colporteur mit la main dans sa balle, en tira un beau volume bien relié et dit : Le voici ; c'est la BIBLE ! A ce mot, l'adjoint laissa tomber la main qu'il avait tendue, le pédagogue se croisa les bras, le jeune homme prit le livre, le parcourut avec curiosité, et le vieillard poussa un soupir en fixant les yeux sur la terre.

— Ça, c'est la Bible ? dit un enfant.

— Oui, mon ami, c'est la Parole de Dieu.

— La Parole de Dieu ou des hommes, dit l'adjoint.

— Quelles preuves vous faudrait-il, Monsieur, qu'elle est vraiment inspirée de Dieu ?

— Par exemple, que ses prophéties fussent un peu mieux accomplies que celles de l'almanach de cette bonne femme.

— Vous serez satisfait, dit le marchand reprenant le livre, et après l'avoir feuilleté : Ecoutez, dit-il, ces passages écrits il y a trois mille ans : « Les yeux de l'Eternel » sont sur le royaume pécheur, et je l'effacerai de dessus » la terre : pourtant je ne détruirai point entièrement la » maison de Jacob, dit l'Eternel, et je ferai courir la maison d'Israël au milieu de toutes les nations, comme on

» fait promener le blé dans un crible, sans qu'il s'en perde
» un seul grain. »

— Cela est arrivé cependant, dit l'instituteur ; d'abord le royaume de Juda a été effacé de dessus la terre ; ensuite, de nos jours, la Judée appartient aux Turcs, et enfin les Juifs ont erré parmi toutes les nations, on en rencontre dans toutes les villes, j'en ai un dans mon école ; et chose singulière, on les reconnaît sans qu'ils se nomment, il suffit de les regarder.

— Oui, ajouta le colporteur ; aussi la prophétie dit-elle qu'ils seront dispersés, sans cependant qu'il s'en perde un grain. Mais écoutez une prédiction sur l'Egypte : « Je mettrai à sec le lit de ces canaux, je livrerai le pays entre les mains des gens méchants, et il n'y aura plus à l'avenir des princes du pays d'Egypte. »

— J'ai vu cela, interrompit le vieillard, j'ai fait l'expédition d'Egypte avec Bonaparte, et un capitaine du 13^e de ligne nous dit qu'autrefois les terres d'Egypte étaient fertilisées par les eaux du Nil, conduites par des canaux ; il nous fit remarquer que ces canaux n'existaient plus. Il nous dit aussi que les Egyptiens étaient depuis des siècles soumis à des étrangers, aux Français, aux Turcs, aux Romains, aux Grecs, et qu'ils n'avaient plus depuis longtemps de prince du propre pays d'Egypte.

— Mais pour vous montrer rapidement un grand nombre de prophéties accomplies, reprit le colporteur, laissez-moi vous lire un petit livre que j'ai ici. Depuis trois mille ans la Bible a dit : « Askalon ne dit plus mot » avec le reste de la vallée... Askalon sera en désolation... Askalon ne sera plus habitée. » Or, de nos jours, Volney, l'incrédule, l'ennemi de la Bible, écrit cet aveu : « Des ruines désertes d'Askalon... L'on rencontre successivement plusieurs ruines... Tout le reste du pays est désert. »

La Bible a dit, il y a plus de trente siècles : « Il n'y aura plus personne qui passe par l'Idumée; et il n'y a pas trente ans que Volney a écrit : « Ce pays (l'Idumée) n'a été visité par aucun voyageur. »

La Bible prédit : Toutes ces villes seront réduites en déserts perpétuels. » Volney vient ensuite, et trouve « dans un espace de trois journées, plus de trente villes ruinées, absolument désertes. »

La Bible a dit : « Le reste des cèdres du Liban seront si aisés à compter qu'un enfant les mettrait bien en écrit. » Et Volney a dit : « Il n'y a plus que quatre ou cinq de ces arbres qui aient quelque apparence. »

Le prophète : « Il n'y aura aucune muraille de Babylone, quelque large qu'elle soit, qui ne soit entièrement rasée. » Volney : « Où sont les murs de Babylone? »

Mais voulez-vous des prophéties qui s'accomplissent sous vos yeux? les voici. Jésus-Christ a dit que « l'Evangile serait prêché sur toute la terre habitable, et que viendraient à la foi en lui des hommes d'Orient et d'Occident, du Septentrion et du Midi. » Eh bien! ne voyez-vous pas qu'aujourd'hui il y a des chrétiens sur toute la terre habitable, en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique, Orient et Occident, Septentrion et Midi? Jésus-Christ a dit encore : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais. » Il y a deux mille ans que Jésus-Christ a dit cela, et aujourd'hui la Bible, qui renferme les paroles de Jésus-Christ, n'a point passé, elle est là dans ma balle, sous votre main, dans nos églises, dans nos maisons : voilà donc des prophéties accomplies sous vos yeux. Parlez, que vous faut-il encore avant d'admettre que la Bible est la Parole de Dieu?

Il y eut ici un moment de silence. Cependant l'instituteur reprit :

— Il me semble, reprit l'instituteur, qu'un livre in-

spiré de Dieu devrait parler tout autrement qu'un livre inspiré par l'homme; je voudrais donc trouver, entre votre Bible et les autres livres, une différence frappante, irrésistible, qui m'obligeât à dire : C'est en effet l'œuvre de Dieu.

— Bien ; avez-vous lu la Bible, Monsieur?

— L'instituteur se tut.

— Je vous demande, poursuivit le marchand, de mettre la main sur la conscience et de me dire si vous avez lu la Bible?

— Oui et non. Je l'ai entendu lire quelquefois dans mon enfance, depuis lors j'en ai parcouru quelques portions dans mon livre de messe, et enfin j'en ai beaucoup entendu parler.

— Vous conviendrez que pour juger un livre il faut autre chose qu'en avoir entendu parler et lu quelques fragments. Mais, puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de vous montrer, par quelques citations, que ce livre est tout différent des livres humains. Quelle idée donne-t-il de Dieu, ce livre? Le voici : « Je suis l'Eternel, le Dieu fort, souverain, créateur des cieux et de la terre, le Dieu des dieux, » le Seigneur des seigneurs ! Je suis le premier et le » dernier, il n'y en a point d'autres que moi. Je suis celui » qui suis, qui étais et qui seras ? ne remplis-je pas, moi, » les cieux et la terre ? Les anges qui se tiennent devant » son trône, s'écrient jour et nuit : Saint ! saint ! saint ! » est le Dieu des armées. La justice et l'équité sont les » bases de son trône. Dieu est esprit et vérité. Il sonde » les cœurs et les reins. Il a dit que la lumière soit, et » la lumière fut ; Dieu est amour, il est plein de miséricorde, lent à la colère, abondant en gratuités. Les » sacrifices agréables à Dieu sont un cœur contrit et repen- » tant. »

— Mais il n'y a là rien de nouveau, interrompit l'instituteur. Je sais tout cela, mon catéchisme me l'avait dit.

— Oui ; mais qui l'avait dit à votre catéchisme ? n'est-ce pas la Bible ? Aujourd'hui tout vous semble facile à découvrir, parce qu'on vous l'a découvert. Mais pour en bien juger, il faut comparer les enseignements de la Bible avec les enseignements des hommes qui n'ont pas connu ce livre. Ainsi ce Dieu, esprit dans la Bible, était, chez les anciens, le soleil, la lune, une pierre taillée, tout au plus un être vivant revêtu d'un corps. Ce Dieu saint dans l'Evangile était chez les païens un Jupiter souillé d'impuretés et d'adultères. Ce Dieu de vérité chez nous était chez eux un Dieu de mensonge trompant les hommes pour satisfaire ses passions. Notre Dieu unique se divisait en mille divinités dont chacune prenait un vice sous sa protection. Et sans remonter à l'antiquité, vous trouverez de notre temps des hommes qui adorent, les uns un morceau de bois, les autres un lama, les autres le diable, et qui, pour plaire à ces divinités, noient leurs enfants, tuent leurs pères, brûlent leurs femmes ! Voilà Dieu tel que les hommes l'ont imaginé. Dites-moi si ces mêmes hommes ont pu imaginer aussi le Dieu, esprit, immuable, éternel, saint, tout-puissant et tout bon ? Maintenant, quant à la morale de cette Bible...

— Oh ! pour la morale, dit l'instituteur, toutes les morales sont bonnes, parce qu'elles reviennent toutes à la même chose : faire le bien et voilà tout !

— Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, toutes les morales ne sont pas les mêmes ; il y a des morales *immorales* ; et vous allez le voir. Si vous croyez le contraire, c'est qu'ici encore vous comparez entre eux divers préceptes moraux tous tirés de la Bible ou inspirés par elle ; et, vous imaginant qu'ils viennent de sources différentes, vous dites : Toutes ces morales diverses sont bonnes. Mais comparez à la Bible les moralistes qui n'ont pas écrit sous son influence, et vous sentirez par cette com-

paraison la divine supériorité de ce livre. Les philosophes grecs et les romains ont regardé la vengeance comme une vertu, tandis que Jésus a dit : « Pardonnez les offenses, aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent. » Comparez la morale des stoïciens qui, en prétendant exalter l'homme, n'exalte que son orgueil, à la morale de Jésus qui dit : « Parez-vous d'humilité. Ne présumez pas de vous-mêmes. Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. » Comparez la morale de Mahomet qui, pour récompense, promet dans le ciel des plaisirs charnels et impurs, et qui ainsi autorise sur la terre toutes les souillures de notre cœur ; comparez cette morale à la morale de Jésus qui nous dit : « Que les choses malséantes ne soient pas même nommées parmi vous. Celui qui *seulement* regarde une femme avec un œil de convoitise, a déjà commis l'adultère en son cœur. » Comparez la morale des utilitaires de nos jours, dont les principes reviennent à ceci : Charité bien ordonnée commence par soi-même, à la morale de l'Évangile, qui nous dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Recherchez la charité. La charité est patiente, elle est pleine de bonté, elle n'est point envieuse, elle n'est point insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne s'aigrit point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice ; mais elle se réjouit de la vérité, elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout ! » Dites-moi maintenant si toutes les morales sont bonnes. Et si vous avouez le contraire, dites-moi encore à laquelle vous donnez la préférence. Quelle est celle que vous voulez qu'on enseigne à vos enfants, à vos voisins, à vos ennemis, à vous-même ? Dites-moi enfin si, lorsque je vois dans tous les siècles des préceptes de vengeance, d'orgueil, de libertinage, d'égoïsme, me venir de la terre, je ne suis pas autorisé à croire que les préceptes de pardon, d'humilité, de pureté et d'amour, me sont ve-

nus du ciel, et que le livre qui les donne est le livre de Dieu.

— Bah ! dit l'adjoint, il y a tant de religions dans le monde ! Si la religion de votre Bible était la seule bonne, Dieu ne l'aurait-il pas répandue sur toute la terre ? Aurait-il permis qu'à côté d'une seule religion véritable, il y en eût cinquante mensongères ?

Tout le monde porta les regards sur le marchand pour voir quelle impression feraient sur lui ces paroles.

— Je pourrais vous dire que le même Dieu qui n'accorde pas la santé, la fortune, la science à tous les hommes, peut bien aussi ne pas accorder non plus à tous les hommes la connaissance de la vraie religion. Je pourrais vous dire encore que Dieu fait prêcher l'Evangile sur tous les points, et ce n'est pas sa faute si les hommes le repoussent. Mais j'aime mieux faire à votre objection une réponse plus directe : Si la religion de la Bible était la seule vraie, dites-vous, elle serait plus répandue, elle serait générale, elle serait l'unique religion. Eh bien ! oui, il en est ainsi. La religion de la Bible est générale, elle est l'unique religion de l'univers, et je vais le prouver. D'abord, vous m'accorderez sans peine que le catholicisme, le protestantisme, l'Eglise grecque et les autres communions qui réclament le nom de chrétienne ont toutes une base commune qui est la Bible ?

— Oui ; mais restent les Juifs, les Mahométarles....

— Quant aux Juifs, observez qu'ils possèdent la Bible du moins l'Ancien-Testament, et qu'ainsi leur religion remonte à la même source que la nôtre. Pour les Mahométans, remarquez qu'ils reconnaissent pour divins livres de notre Bible. Leur Coran renferme une partie des récits de l'Ancien-Testament. De plus, il y est parlé de l'Evangile comme d'un bon livre ; il y est dit que Jésus Christ est un envoyé de Dieu. Mahomet appuie sa réforme

sur la Bible, il le dit lui-même. Jusqu'ici vous conviendrez que Chrétiens, Juifs et Mahométans ont tous puisé à la même source, LA BIBLE.

— Je vous l'accorde encore ; mais les païens de l'antiquité, mais les sauvages de nos jours, pourquoi n'ont-ils pas aussi la Bible pour fondement de leur foi ?

— C'est ce qui vous trompe, et je vais vous montrer que les vérités fondamentales de la Bible, et même plusieurs de ses récits historiques sont connus plus ou moins de tous les peuples païens, anciens ou modernes ; preuve évidente que tous les peuples tirent leurs religions différentes d'une religion générale révélée de Dieu, d'abord au premier homme, et ensuite conservée dans la Bible par les soins de ce même Dieu.

— Quoi ! toutes les religions remontent à la Bible ? Les Chinois, par exemple ?...

— Oui, les Chinois, comme la Bible, disent que l'homme fut formé du limon de la terre.

— Quoi ! les Indiens ?...

— Oui, les Indiens, comme la Bible, placent le premier homme, qu'ils nomment *Adima*, dans un paradis terrestre avec sa femme

— Et les Perses ?

— Les Perses, comme la Bible, disent que l'homme et la femme devaient vivre heureux, mais que la couleuvre chercha à les séduire et leur apporta des fruits qu'ils mangèrent.

— Et les Iroquois ? dit l'adjoint, qui espérait, par la singularité du nom, embarrasser le colporteur.

— Les Iroquois, comme la Bible, parlent de la femme qui se laissa séduire au pied d'un arbre, et de la colère de Dieu l'expulsant elle et ses enfants, qui se battirent, et dont l'un fut tué.

— Mais remontons plus haut, dit le pédagogue. J'ai lu

dans mon Rollin qu'un des peuples les plus anciens était les Chaldéens.

— Les Chaldéens, comme la Bible, disent qu'un Dieu annonça que les hommes allaient périr par un déluge, qu'il ordonna à un homme de construire une barque et d'y entrer avec ses parents.

— Et les Egyptiens, que Voltaire dit plus anciens que le monde, puisque le monde n'a que six mille ans?

— Les Egyptiens, comme la Bible, parlent d'un Sauveur pour tous les hommes.

— L'instituteur voulait à toute force avoir raison : Et les Américains, qui, avant la découverte de Christophe Colomb, ne connaissaient pas les chrétiens, eux aussi, sans doute, étaient biblistes?

— Les Américains, avant d'avoir été découverts par Christophe Colomb, croyaient des faits racontés par la Bible, puisqu'ils parlèrent à ce grand homme d'un ancien déluge universel.

— Ainsi, selon vous, dit l'instituteur embarrassé et qui voulait tourner la conversation à la plaisanterie, selon vous, Chinois et Iroquois, Chaldéens et Egyptiens, voire même les sauvages du Nouveau-Monde, sont tout autant de bons chrétiens?

— Non. Mais, selon moi, de tout ce que j'ai dit, on peut conclure avec raison que, puisqu'on retrouve chez tous les peuples des faits et des croyances assez bien conservés pour y reconnaître les débris des faits et des croyances de la Bible, on est autorisé à croire que la religion de la Bible est la source de toutes les religions, c'est-à-dire la RELIGION UNIVERSELLE, et par conséquent divine. Maintenant vous ne m'objecterez plus qu'il y a tant de religions dans le monde, tandis qu'il ne devrait y en avoir qu'une seule : Dieu le voulait ainsi, mais les hommes ne l'ont pas voulu. A qui la faute? Songez-y ! car il y va du salut de votre âme!

— Bah ! dit l'adjoint, notre âme ! Qui vous dit que nous ayons une âme ? Avez-vous vu une âme ?

— Non.

— L'avez-vous touchée ?

— Non.

— L'avez-vous entendue ?

— Non.

— L'avez-vous goûtée ?

— Non.

— L'avez-vous flairée ?

— Non ; mais je l'ai sentie en moi, dit le colporteur.

— Eh bien ! dit l'adjoint, vous ne l'avez ni vue, ni entendue, ni touchée, ni goûtée, ni flairée, vous l'avez seulement sentie en vous : donc, vous avez cinq preuves contre une que l'âme n'existe pas.

— Bien, dit le colporteur. Maintenant permettez : Avez-vous vu un chagrin ?

— Non.

— L'avez-vous touché ?

— Non.

— L'avez-vous entendu ?

— Non.

— L'avez-vous goûté ?

— Non.

— L'avez-vous flairé ?

— Non ; mais je l'ai senti en moi.

— Eh bien ! dit le colporteur, vous avez cinq preuves contre une que les chagrins n'existent pas.

— Oh ! que dites-vous, interrompit, en poussant un soupir, le vieillard qui jusqu'ici avait écouté en silence, que dites-vous, les chagrins n'existent pas ? Ma vie est là pour protester ; ce front ridé, ces mains tremblantes, ce cœur flétri par des espérances toujours déçues, tout cela me prouve la réalité des chagrins de ce monde.

— Vous n'avez donc pas trouvé le bonheur sur cette terre? dit le colporteur avec intérêt.

— Le bonheur! il y a quatre-vingts ans que je le cherche et que je le cherche en vain! Quand j'étais à l'âge de cet enfant, je m'imaginais qu'il suffisait d'être homme pour être heureux, et je soupirais après quelques années de plus; les années sont venues, et je n'ai pas été heureux. A la force de l'âge j'ai couru le monde, les plaisirs, les fêtes, et après quelques années tout cela ne m'a laissé que dégoûts et ennuis; des villes, des fleuves, des pays, toujours les mêmes; des amis qui m'ont trompé; des plaisirs qui ont ruiné ma santé, sans satisfaire mon cœur; une femme me restait, elle était bonne et sage, elle; mais la mort l'a voulue et me l'a prise jeune encore; des enfants... l'aîné a été un ingrat, le second est toujours souffrant, le troisième, bon comme sa pauvre mère, est mort comme elle; et aujourd'hui, moi, vieux, sans famille, abandonné des hommes qui n'ont plus besoin de moi, détrompé sur mes illusions de jeunesse, aujourd'hui, avant d'avoir goûté véritablement la vie, je vais mourir! Et cependant, je vous l'avoue, jeune homme, après avoir reconnu que le bonheur est une chimère, je le voudrais encore, ce bonheur; après avoir senti toute la vanité de l'existence, je la voudrais encore, cette existence. La vie et le bonheur, voilà la faim et la soif de mon âme; cette faim, cette soif, déchirent mes entrailles, et il faut mourir! Mourir! oh! que ce mot est dur, glacial, épouvantable! Mourir! ne plus voir, ne plus sentir... une fosse, quelques pellées de terre, et puis le néant! Epouvantable idée! le néant!

Le vieillard s'arrêta, un frisson parcourut tous ses membres, et, comme l'étincelle électrique, se communiqua à toute l'assemblée.

— Et si l'on pouvait vous rendre cette vie, dit le colporteur, et vous donner cette félicité que vous avez inu-

tilement cherchée, si l'on pouvait vous replacer auprès de cette épouse bien-aimée, de cet enfant chéri, et cela pour toujours ! toujours ! toujours ?

— Oh ! avec des suppositions on va loin, dit le vieillard.

— Eh bien ! mon respectable ami, non, ce n'est pas une supposition, c'est une vérité, une vérité certaine. « Christ a mis en évidence la vie et l'immortalité. » C'est pour vous convaincre de cette vérité que je vous apporte cette Bible. Cette vie qui finit quand vous la désirez, ce bonheur qui vous échappe avant que vous l'ayez atteint, tout cela n'est-il pas pour vous une preuve que la vie et le bonheur vous sont destinés ? Serait-il possible que votre Créateur eût mis le désir de ces choses dans votre cœur pour vous tromper et pour vous tourmenter ? N'est-il pas à croire plutôt qu'à ces besoins de votre âme répondent des réalités, et que si ces réalités ne sont pas ici-bas, elles sont là-haut, au ciel !

— Au ciel ? s'écria le vieillard avec amertume, au ciel ?.. Mais j'en n'ai pas mérité l'entrée de ce ciel, s'il existe : je le sens quand je repasse ma longue vie remplie de fautes, de passions et de vices. Hélas ! s'il y avait un enfer, peut-être me serait-il dû. Je l'avoue : je n'ai pas songé à ce Dieu, je n'ai pas fait sa volonté ; sans doute je ne suis pas pire que beaucoup d'autres, mais seulement je me fais moins d'illusions et je reconnais que j'ai fait du mal, beaucoup de mal.

— Eh bien ! rassurez-vous, il est un remède à vos maux ; écoutez ces paroles de Jésus : « Je suis venu chercher et sauver ce qui était perdu. Mon sang est répandu pour la rémission des péchés de plusieurs. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croirait en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

— Oui, mon ami, Dieu pardonne celui qui sent pro-

fondément son iniquité ; oui, il donne son ciel gratuitement à celui qui avoue ne l'avoir pas mérité. Prenez cette Bible, et elle vous dira tout cela bien mieux que moi. Pour la comprendre, priez votre Dieu : ensuite lisez-la avec la simplicité d'un enfant ; et celui qui a donné son Saint-Esprit aux apôtres pour l'écrire, vous le donnera à vous pour la comprendre. Lisez, lisez ; le temps est court. Lisez cette Bible dans ce monde, si vous ne voulez pas l'entendre vous condamner dans l'autre.

Le vieillard tendit la main, prit la Bible, et le colporteur s'éloigna.
